



COUP
de
CŒUR

MARY JO PUTNEY

Il était une fois un soldat

LE SERMENT

J'AI
LU
POUR Elle

AVENTURES & PASSIONS

Mary Jo Putney

Diplômée de l'université de Syracuse en littérature du XVIII^e siècle et en design industriel, Mary Jo Putney vit près de Baltimore, dans le Maryland. Auteure de romances historiques et contemporaines, elle a reçu deux RITA Awards.

Il était une fois
un soldat

Aux Éditions J'ai lu

Un tempérament explosif

N° 5916

La fiancée chinoise

N° 6009

La belle sauvageonne

N° 6145

Ivresse orientale

N° 6506

Les gardiens du destin

N° 8123

Le sortilège des gardiens

N° 8237

Porte-Bonheur

N° 12797

MARY JO
PUTNEY

LE SERMENT - 1

Il était une fois
un soldat

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Léonie Speer*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
ONCE A SOLDIER

Éditeur original
Kensington Books
Published by Kensington Publishing Corp.

© Mary Jo Putney, Inc., 2016

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2021

*Voilà certain temps
que je n'ai pas fait allusion
à mon amour des bibliothèques
et des bibliothécaires...*

1

Portugal, 1809

Le chaos, les cris des femmes et des enfants se débattant désespérément dans l'eau... Une religieuse ridiculement grande, une carabine accrochée dans le dos, essayant de sauver un groupe d'écolières. Les impitoyables soldats français qui se rapprochent...

— Il est mort ?

Will sentit des doigts durs appuyer sur son cou. D'un mouvement, il essaya de les chasser, avec pour seul résultat de ressentir une douleur insoutenable dans le crâne. Celle-ci l'aida toutefois à reprendre un peu ses esprits. Il comprit que quelqu'un vérifiait son pouls.

— Pas encore, répondit une voix vaguement familière, et la pression des doigts disparut. Il est proprement assommé. Je ne sais pas si c'est grave. Je le reconnais. Il s'appelle Masterson.

— Qu'on le laisse dormir, dit une voix bourrue. Tant qu'il dort, il ne demandera pas sa part de cet infect cognac.

Son mal de tête était déjà assez abominable pour qu'il ne prenne pas le risque de l'aggraver avec du mauvais cognac, songea Will en ouvrant les yeux. Il était dans un endroit sombre et humide, une cave

peut-être. Des étagères encombrées d'un fouillis d'objets étaient accrochées sur presque tous les murs. Une lanterne suspendue à une poutre éclairait suffisamment pour qu'il distingue le visage de l'homme penché sur lui. Des cheveux blonds emmêlés, une barbe en broussaille un peu plus foncée, des vêtements miteux, mais le regard à la fois vif et méfiant.

Will plissa les yeux.

— Je vous connais, non ? parvint-il à dire.

— Je m'appelle Gordon. Nous étions dans la même école il y a très, très longtemps. Comment va votre tête ? Vous avez reçu un sacré coup.

Will porta la main à sa tempe et ne put retenir une grimace de douleur. Il y avait du sang, poisseux. Son cerveau semblait cependant en état de marche. Il reconnaissait Gordon, à présent, même si ce n'était pas sous ce nom qu'il le connaissait lorsqu'ils étaient tous deux étudiants à la Westerfield Academy. Vu sa conduite d'alors, il n'était pas surprenant que l'homme ait décidé de changer d'identité.

— Où suis-je ? demanda Will d'une voix éraillée.

Gordon se redressa et s'assit sur ses talons.

— À Vila Nova de Gaia, dans la cave d'une maison qui surplombe le Douro. Vous vous rappelez le pont de barques ? Les gens qui se noyaient en essayant de s'échapper de Porto pour gagner l'autre rive, et le pont qui s'est effondré sous leur poids ? Vous vous êtes montré très héroïque, ajouta-t-il d'une voix ironique. Vous avez mené la charge pour secourir un groupe de religieuses et d'écolières, qui auraient été violées et sans doute tuées.

La grande religieuse. Les filles affolées, aux yeux écarquillés. Oui, Will se les rappelait.

— Elles ont pu s'échapper ?

— Apparemment.

La réponse venait d'un homme brun, aux traits durs, adossé au mur opposé, les bras croisés.

— En revanche, je ne sais pas ce qui leur est arrivé une fois qu'elles ont été hors de vue, ajouta-t-il.

— Espérons qu'au moins un groupe d'innocentes ait pu survivre au carnage.

Avec peine, Will tenta de se redresser. Sans un mot, Gordon l'aïda à s'appuyer contre le mur humide. Si tout son corps était douloureux, il ne lui sembla pas avoir de blessures graves.

Il ne portait pas son uniforme, mais les vêtements d'un Portugais de condition modeste. Comme il parlait couramment portugais, espagnol et français, et qu'il avait passé un certain temps à Porto, il avait été chargé par son supérieur d'enquêter sur la situation dans la ville. Pas brillante, avait-il découvert.

Un coup d'œil circulaire lui apprit qu'il y avait trois autres hommes en plus de Gordon. Tous paraissaient en aussi mauvais état que lui-même.

— Permettez-moi de vous présenter les espions anglais, nos compatriotes, reprit Gordon avec un geste du bras. Contre le mur, c'est Chantry ; celui qui tète la bouteille de cognac, c'est Hawkins ; et à gauche, vous avez Duval.

— Je n'apprécie pas d'être assimilé à vous autres espions anglais, commenta Duval d'une voix teintée d'un léger accent. Je suis un royaliste français.

— Et néanmoins espion ? demanda Will.

— Je pourrais être considéré ainsi par des officiers français étroits d'esprit, admit le Français. En vérité, je suis juste un vaurien impénitent.

— Impénitent ? C'est le bon moment pour parler de rédemption, fit remarquer Hawkins, pensif.

C'était l'homme à la voix bourrue, dont les cheveux en bataille dissimulaient une partie du visage.

— Si nous ne devons pas mourir au matin, tenterions-nous de racheter nos péchés passés ?

continua-t-il. Ou hausserions-nous les épaules avant de plonger de nouveau ?

Gordon fronça les sourcils.

— Je pense que j'essaierais d'être meilleur. J'ai toujours supposé que j'avais le temps de devenir un homme honorable. Je n'avais pas prévu que ce temps serait si court.

Il prit la bouteille de cognac des mains de Hawkins et en avala une longue gorgée. Puis il la passa à Will.

— Je ne sais pas comment être bon, déclara Chantry d'une voix tendue. J'irai en enfer, quel que soit le moment où je mourrai. Autrement dit dans quelques heures.

Will se demanda s'il avait mal entendu.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de mourir ?

— Nous allons tous être fusillés à l'aube, expliqua Duval. En conséquence, faites vos prières et espérez que le bon Dieu sera d'humeur miséricordieuse. Personnellement, je n'attends aucune clémence de sa part. Mais vu le froid qu'il fait dans cette cave, la perspective de rôtir en enfer n'est pas dénuée de charme.

Will goûta le cognac du bout des lèvres. Mauvais, en effet. Il accueillit cependant avec reconnaissance la brûlure de l'alcool tandis qu'il essayait d'encaisser la nouvelle : il allait faire face à un peloton d'exécution sous peu. Il avait souvent affronté la mort lors de batailles, bien sûr. Cependant, la pensée d'une exécution de sang-froid le... déroutait.

Après avoir bu une seconde gorgée de cognac, il rendit la bouteille à Gordon.

— Il n'y a pas moyen de sortir de cette cave ?

— On a cherché. On espérait au moins trouver d'autres bouteilles d'alcool. Mais il n'y a rien d'utile, et la seule issue est cette porte, expliqua Hawkins avec un geste de la main. Une porte très épaisse, verrouillée et barrée de l'autre côté.

— Il y a aussi deux gardes armés, ajouta Duval. Pas des mauvais bougres. Ils nous ont donné deux bouteilles de cognac parce qu'ils jugeaient que des hommes ne devaient pas aller à la mort en étant sobres.

Avec un sourire en coin, il tendit la main vers la bouteille.

— Ils se sont excusés pour la qualité du cognac mais, en vérité, je n'y fais plus attention. Nous avons terminé la première bouteille pendant que vous étiez inconscient, Masterson. Nous avons donc de l'avance sur vous, côté ivresse.

— *In vino veritas*, murmura Hawkins. Quand je regarde le peu de temps qu'il me reste à vivre, je pense à tous les gens que j'ai blessés en me montrant égoïste ou négligent.

Il reprit le cognac à Duval et en but une gorgée avant de reprendre :

— Si par quelque miracle je survis à cette condamnation à mort, je fais le vœu de mieux me conduire. De faire davantage attention. De... de me montrer plus gentil.

— C'est un vœu méritoire, déclara Gordon, avant de se rembrunir. Si je survis, je jure de ne plus coucher avec des femmes mariées. C'est une source d'ennuis.

Il y eut quelques gloussements.

— Si vous ne comptez plus coucher avec des femmes mariées, autant mourir, décréta Chantry.

Après réflexion, il ajouta :

— Mais si j'ai la chance de survivre, je fais le vœu d'endosser les responsabilités auxquelles je me suis soustrait jusqu'à présent. Une promesse sans risque qui me permettra d'accueillir avec joie le peloton d'exécution.

— Et vous, Masterson ? s'enquit Gordon. À moins que vous n'ayez beaucoup changé, la mort ne mettra

pas votre âme en danger. À l'école, vous étiez sacrament bien élevé et facile à vivre.

— Ne confondez pas bonnes manières et comportement irréprochable, rétorqua Will avec flegme. Je travaille à la rédemption de mes péchés depuis des années et la balance est encore très loin de pencher en ma faveur.

La rédemption était-elle seulement possible ? Il n'en était pas certain.

Hawkins poussa un profond soupir.

— Dommage que les gardes ne nous aient pas donné plus de cognac. Une bouteille chacun, ç'aurait été parfait. Même avec seulement deux bouteilles, nous aurions pu avoir chacun la moitié d'une si vous ne vous étiez pas réveillé, Masterson.

— Désolé de vous en priver, dit Will d'un ton d'excuse.

Après avoir contemplé la bouteille d'un air solennel, Hawkins se pencha pour la lui donner.

— La justice veut que vous la finissiez puisque nous avons tous de l'avance.

Si infect que fût le cognac, Will accepta la bouteille et la vida d'une longue gorgée. Pas de quoi se saouler, loin de là. Hélas !

De nouveau, il espéra que les religieuses et les écolières avaient pu se réfugier dans un endroit sûr. Cela donnerait un certain sens à sa mort. Dieu sait qu'il avait vu suffisamment de morts inutiles.

Dans un geste de fureur contre la brutalité de la guerre, il lança la bouteille vide à travers la cave. Il visait le mur de pierre, mais la bouteille alla s'éclater sur l'un des montants branlants qui soutenaient les étagères. Celles-ci s'effondrèrent dans un nuage de poussière, projetant au sol de la vieille vaisselle et différents objets impossibles à identifier.

Chantry recula, et sa tête heurta la lanterne, qui se balançait follement.

— Bon sang, Masterson ! s'exclama-t-il. Vous essayez de nous tuer prématurément ?

Pris d'une quinte de toux à cause de la poussière, Will finit par répliquer d'une voix étranglée :

— Désolé. J'ai mal visé.

Alors qu'il regardait la poussière qui s'élevait du monceau de débris, la lueur erratique projetée par la lanterne illumina brièvement des lignes droites creusées dans l'une des pierres, jusqu'alors dissimulées par les étagères. Des lignes très fines, dont la disposition lui parut familière. Fronçant les sourcils, il se mit péniblement debout et traversa la cave d'un pas mal assuré.

— Quelqu'un sait-il qui possède cette maison ?

Duval haussa les épaules.

— J'ai entendu dire qu'elle appartenait à des négociants en vins anglais, implantés à Gaia depuis deux générations, mais je ne connais pas leur nom. Ça a une importance ? Le propriétaire a fui lorsque les Français ont confisqué ses biens.

— Il semblerait que cette maison ait été construite par un franc-maçon.

Will suivit du doigt les lignes angulaires et eut la confirmation de son hypothèse.

— La franc-maçonnerie est issue des guildes de tailleurs de pierre médiévales. En conséquence, les symboles reprennent les outils des maçons. Il y a là un compas recouvrant un carré – un symbole franc-maçonnique.

— Et ? dit Hawkins de sa voix bourrue.

— Les francs-maçons ne sont pas toujours bien vus. On sait que certains ont conçu des moyens de s'échapper de leur maison en cas d'attaque. Peut-être que c'est ce que celui-ci a fait.

Le mortier poussiéreux qui entourait le bloc de pierre était le même que sur les autres murs, mais l'espace sur les côtés paraissait un peu plus large.

Si Will avait deviné juste... Sur une intuition, il examina les étagères effondrées. Il aurait été logique que les constructeurs prévoient les outils nécessaires pour permettre une fuite éventuelle.

Oui ! L'un des montants, maintenant en deux parties, semblait être en métal trempé. Will ramassa l'un des morceaux, dont l'extrémité, qui allait s'amenuisant, avait la forme d'un mince burin. Un outil parfait pour creuser. Lorsqu'il l'enfonça à droite de la pierre, le mortier s'émietta aussitôt.

— Par tous les diables ! s'exclama l'un de ses compagnons.

Les hommes se relevèrent précipitamment et se groupèrent derrière Will. La tension était palpable.

Sans mot dire, Hawkins ramassa l'autre morceau du montant et commença à creuser du côté gauche du bloc de pierre. Gordon, lui, entreprit de pousser les débris entassés sur le sol afin de dégager l'espace.

— Vous êtes franc-maçon pour en savoir autant sur eux ? s'enquit Duval.

— J'ai une formation d'ingénieur, expliqua Will. Il manque toujours des hommes au génie militaire britannique, alors il arrive que des officiers comme moi, ayant ce genre d'expérience, soient détachés pour travailler avec eux. C'est très instructif.

— S'il y a un tunnel...

La voix de Hawkins s'étrangla.

— Vous avez une idée d'où il pourrait déboucher ? reprit-il. Cette maison est pleine de soldats français et il y a des sentinelles tout autour.

— À mon avis, si tunnel il y a, il doit conduire dans des bâtiments extérieurs, pour que son issue soit discrète, répondit Will. Cela ne servirait à rien de se donner autant de mal pour être aussitôt capturé.

Lorsqu'une grosse partie du mortier eut été enlevée, Will ordonna à Hawkins de reculer.

Avec précaution, il introduisit la partie la plus large de son outil dans le trou entre les pierres. La tentation était grande d'user de sa force, mais il ne voulait pas endommager son levier de fortune.

Le bloc de pierre bougea. Relâchant son souffle, qu'il avait retenu sans même s'en apercevoir, Will continua de déplacer la pierre jusqu'à ce que celle-ci soit suffisamment détachée de ses voisines pour qu'il puisse la saisir. Hawkins vint alors à la rescousse et tous les deux tirèrent. La pierre sortit brusquement de son logement et s'écrasa avec fracas sur le sol, manquant de peu le pied gauche de Will.

Derrière apparut un tunnel assez large pour qu'un homme puisse ramper à l'intérieur.

— Alléluia ! souffla Chantry.

Des pierres humides formaient les parois du tunnel et, pour ce que Will en voyait dans la pénombre, il montait. Des rainures horizontales à sa base fournissaient un appui pour faciliter l'ascension dans le boyau. Les yeux étrécis, il évalua celui-ci. Un homme de taille moyenne pouvait s'y glisser... mais il était plus large que la moyenne. Gardant cette pensée pour lui, il déclara :

— Maintenant, il faut aller voir s'il conduit jusqu'à la surface.

— Et si on y trouve des rats, des scorpions ou des cadavres, ajouta Duval, pince-sans-rire. Je vais passer le premier. Je ne suis pas un grand costaud d'Anglais comme vous et je parle mieux français qu'un Français, en cas de rencontre avec un soldat.

— Ce sont de bonnes raisons, acquiesça Will avec un geste vers le tunnel. Bonne chance !

— Je ne vous envie pas d'aller à l'aveugle dans ce boyau, avoua Gordon en tendant au Français un morceau de poterie courbe. Ce n'est pas grand-chose, mais ça peut être utile contre les rats ou les sentinelles.

Duval accepta cette arme improvisée avec un hochement de tête de remerciement.

— Je reviendrai vous dire ce que j'ai trouvé.

Will était certain qu'il n'était pas le seul à prier pour le succès de Duval lorsque celui-ci, après s'être hissé dans le tunnel, commença à ramper lentement sur le ventre. Les quatre hommes restèrent silencieux, écoutant les bruits assourdis de sa progression. À deux ou trois reprises, ils l'entendirent proférer des jurons en français. Puis ce fut le silence.

— Le tunnel doit être long, murmura Gordon.

On ne voyait pas son expression car il gardait les yeux fixés sur le sol.

— Plus il est long, plus nous aurons de chances de réussir à fuir sans encombre, répliqua Chantry tout en se palpant le flanc. J'ai une côte ou deux de cassées. Je pensais que ce n'était pas la peine de les bander puisque je devais être fusillé. Mais je ferais bien de m'en occuper à présent.

Gordon se débarrassa de son manteau élimé.

— Je vais le découper pour en faire de la charpie.

Attrapant un autre morceau de poterie, il entreprit de lacérer l'étoffe. Tous s'employèrent ensuite à lui bander la cage thoracique, ce qui constitua une distraction bienvenue. Will venait d'attacher la dernière bande lorsqu'ils entendirent du bruit dans le tunnel.

Quelques instants plus tard, la tête de Duval émergea.

— Nous sommes sauvés ! annonça-t-il avec jubilation. Le tunnel aboutit dans une vieille remise en pierre qui fait partie d'un ensemble de dépendances. Lorsque j'ai regardé dehors, aucun soldat n'était en vue. Il pleut, les hommes préfèrent rester à l'intérieur.

Tandis que Will aidait le Français, maculé de terre, à reprendre pied sur le sol, Hawkins déclara sobrement :

— Le moment est venu de nous échapper. Chantry, arriverez-vous à ramper là-dedans avec vos côtes cassées ?

— Qu'est-ce qu'une petite douleur comparée à l'imminence de l'aube ? rétorqua Chantry avec un sourire en coin. J'y arriverai.

— Passez tous devant, dit Will. Si le tunnel est trop étroit pour moi, je ne veux pas bloquer quelqu'un et l'empêcher de sortir.

Fronçant les sourcils, Duval étudia la carrure de Will.

— Ce sera difficile, mais pas impossible, à mon avis. Vous devriez peut-être enlever votre veste et votre chemise. Cela pourrait faire la différence. J'emporterai vos vêtements avec moi.

— Bonne idée.

Le temps que Will ait ôté sa veste et sa chemise, Gordon, Chantry et Hawkins avaient commencé à ramper vers la liberté. Chantry avait laissé échapper un gémissement de douleur quand Hawkins l'avait aidé à se hisser dans le boyau. Pourtant, il s'y engagea sans se plaindre.

Après avoir rassemblé les vêtements de Will en un ballot plat et serré, Duval se servit de sa cravate pour l'attacher sur ses reins.

— Le tunnel est étroit et endommagé par endroits. Mais je pense vraiment que vous devriez passer. Je ne serai pas loin devant. Si vous avez un problème, appelez. Nous trouverons un moyen de vous sortir de là.

Will avait beau avoir des doutes, il apprécia l'attention du Français.

— Si je devais rester définitivement coincé, pour l'amour du ciel, filez ! dit-il. Que nous mourions tous ne servirait à rien.

— Je ne me laisse pas congédier aussi facilement, Masterson, riposta Duval. De gré ou de force, vous irez jusqu'à la surface.

Sur ce, il grimpa dans le tunnel et attaqua de nouveau la montée.

Après avoir pris une profonde inspiration, Will le suivit. Il n'était déjà pas à l'aise dans les espaces confinés en temps ordinaire, mais ramper ainsi dans une obscurité suffocante allait hanter ses rêves pendant des années, à supposer qu'il s'en sorte. Même sans sa veste, et bien que son torse nu fût rendu glissant par la boue et l'humidité, il crut à plusieurs reprises rester coincé. Il découvrit jusqu'à quel point ses épaules et sa poitrine acceptaient d'être comprimées, et c'était à peine suffisant.

Le passage le plus étroit se trouvait à l'extrémité, là où le tunnel débouchait dans la remise. Après deux vaines tentatives, Will fut contraint d'accepter son sort.

— Inutile, je n'y arriverai pas, murmura-t-il. Partez sans moi.

— Bien sûr que vous y arriverez ! rétorqua Gordon. Reculez le plus possible et protégez-vous la tête pendant que nous agrandissons le trou.

Will rassembla ses dernières forces pour ramper en arrière. Quand il eut mis les bras autour de sa tête, des débris commencèrent à tomber sur lui. Quelques minutes seulement s'écoulèrent avant qu'il entende la voix de Gordon.

— C'est dégagé ! annonça ce dernier en lui tendant la main.

Reconnaissant, Will s'en saisit et réussit à s'extraire du boyau. Il se retrouva allongé sur un sol froid et boueux. Après s'être relevé, il enfila en hâte la chemise et la veste que Duval avait transportées pour lui.

— Il faut faire vite, maintenant, chuchota Chantry. La nuit s'achève, nous devons filer d'ici. Nous avons de la chance. Ce bâtiment à droite, c'est une écurie et Hawkins a réussi à libérer cinq chevaux. Je sais à peu près où nous sommes et je peux vous conduire en rase campagne. Dès que nous serons dehors, il faudra être rapides et silencieux. Prêt, Masterson ?

Sitôt qu'il eut hoché la tête, Chantry ouvrit la porte de la remise. La pluie drue rendait l'obscurité presque impénétrable, Will distingua néanmoins la silhouette des chevaux. Non seulement Hawkins avait réussi à les voler, mais il s'était débrouillé pour les harnacher.

Les hommes grimpèrent aussitôt en selle. Hawkins aida Chantry à se hisser sur sa monture. Ils réservèrent le plus grand des chevaux à Masterson. Chantry prit la tête de leur petit groupe, avançant à une allure suffisamment lente pour ne pas attirer l'attention. Will était persuadé que, comme lui, les autres mouraient d'envie de partir au galop. Mais il savait que Chantry avait raison de se montrer prudent.

Des fenêtres commençaient à s'éclairer de-ci de-là à mesure que les gens se levaient pour attaquer les corvées matinales. Peu à peu, cependant, les maisons se firent plus rares, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent enfin hors de la ville. Chantry passa alors au trot, puis au petit galop. Will était mouillé et avait froid, mais il préférerait, de loin, cette chevauchée pénible à la reptation dans le tunnel. S'il était tué maintenant, au moins mourrait-il libre.

Lorsqu'ils eurent mis plusieurs miles entre Gaia et eux, le jour s'était levé et la pluie avait cessé, même si le ciel restait chargé. Après les avoir menés jusqu'à un bosquet, Chantry tira sur les rênes de

son cheval. Il en descendit avec une grimace et se frotta les côtes.

— Messieurs, il est temps pour nous de nous séparer.

À leur tour, les autres cavaliers mirent pied à terre et, sans lâcher leur monture, ils formèrent un cercle.

— Je n'aurais jamais pensé qu'un jour froid et pluvieux pouvait être aussi beau, murmura Gordon, les yeux levés vers le ciel. Savoir que je devrais être mort ajoute une certaine saveur à cette matinée.

— Nous avons tous contribué au succès de notre fuite, déclara Duval d'un air songeur. Faire face ensemble à la mort, cela crée un lien de fraternité intéressant, vous ne trouvez pas ?

Effectivement. Observant le visage de ses compagnons, Will prit conscience de la générosité avec laquelle ils avaient mis leurs forces en commun. Il ne connaissait pratiquement rien d'eux et pourtant, à cause du danger partagé, il éprouvait un fort sentiment de communion avec eux.

— Nous avons beau nous considérer comme des vauriens, j'aimerais vous avoir à mes côtés dans n'importe quel futur endroit exigü, dit-il.

— Les vauriens sont peut-être plus utiles dans les endroits exigü que les hommes honorables, répliqua Hawkins.

Mais c'est d'un ton devenu sérieux qu'il ajouta :

— Faire face à la mort était simple. À présent, nous devons de nouveau faire face à la dure réalité. Combien d'entre nous vont tenter cette rédemption que nous avons évoquée ? J'ai quant à moi l'intention de m'y consacrer.

— Je vais essayer, dit Gordon avec un sourire en coin.

Chantry avait le visage gris sous l'effet de la douleur. Pourtant, ce fut d'une voix ferme qu'il déclara :

— J'ai dit que j'endosserais les responsabilités que j'ai trop longtemps négligées et j'aime à penser que je suis un homme de parole.

Duval soupira.

— Ce qui est fait ne peut pas être défait. Mais peut-être qu'une réconciliation est possible, à défaut de rédemption. Je devrais tenter la chose.

Après avoir partagé avec eux une nuit sombre, hantée par l'imminence de la mort, la pensée qu'il ne reverrait plus jamais ces hommes sembla étrange à Will. Étrange et injuste.

— Si cette guerre se termine un jour, dit-il, après avoir hésité, peut-être que ceux d'entre nous qui auront survécu pourraient se retrouver à Londres, et échanger des mensonges au sujet de nos actes héroïques et de nos tentatives de rédemption.

— La Confrérie des vauriens repentis ! lâcha Duval avec emphase. L'idée me plaît. Mais il nous faudrait un endroit à Londres où envoyer des messages afin de pouvoir nous retrouver.

— La librairie Hatchard's, dans Piccadilly, proposa Will après réflexion. Je connais le propriétaire.

En vérité, Will était l'un de ses meilleurs clients.

— Je lui demanderai de conserver les lettres adressées aux Vauriens repentis, en précisant qu'elles pourront être lues par ceux d'entre nous qui se présenteraient dans sa boutique. Je lui donnerai les noms que nous avons utilisés cette nuit.

Chantry eut un grand sourire.

— Parce que nous pourrions avoir menti sur notre identité ? J'aime votre esprit suspicieux.

Il ne put réprimer une grimace de douleur lorsqu'il tendit la main au centre du cercle étroit qu'ils formaient.

— Pussions-nous nous retrouver dans des temps plus favorables !

Will lui serra la main. Les autres l'imitèrent et ils échangèrent des poignées de main pour rendre leur accord plus réel.

Ayant enfourché sa monture, Will dut admettre qu'il était heureux d'avoir rencontré ces hommes dans ces circonstances.

Il espérait que tous survivraient et se reverraient un jour.

*Dans le sud de la France,
non loin de Toulouse, avril 1814*

La nouvelle de l'abdication de l'empereur fut saluée par des festivités dans le camp militaire. Comme Will n'aimait pas s'enivrer, il resta relativement sobre et passa la nuit à circuler entre les tentes pour veiller à ce que ses soldats ne s'entre-tuent pas dans leur exubérance.

Le matin venu, les fêtards à court de boisson cuvaient leur vin. Après avoir dormi deux heures, Will s'éveilla en réalisant que, puisqu'il n'avait pas réussi à se faire tuer, il était temps de rentrer chez lui. Il maudissait la guerre et en avait eu son content. Au fond de son cœur, il n'était déjà plus militaire. Il était prêt à reprendre le cours de la vie civile qu'il était censé mener depuis sa naissance. Il y aspirait, même. Ce qui lui avait paru inimaginable pendant des années.

Il écrivait à son frère pour lui annoncer son retour à Londres lorsque son ordonnance, le sergent Thomas Murphy, gratta la toile du rabat ouvert de sa tente pour attirer son attention.

— Le colonel demande à vous voir dans sa tente, major.

Will répandit un peu de sable sur sa dernière phrase, posa son écritoire de côté et se leva. C'était

l'occasion ou jamais d'annoncer au colonel Gates qu'il quitterait l'armée dès que possible. On n'avait plus besoin de ses compétences à présent que la paix était revenue.

Tout était calme lorsque Will se dirigea vers la tente du colonel, à l'exception de deux jeunes Irlandais infatigables qui, à la lisière du camp, se livraient à une course à dos d'âne. Will doutait d'avoir été un jour jeune à ce point.

Le rabat de la tente du colonel étant relevé, il entra.

— Bonjour, monsieur. Le moment est-il bien choisi pour vous informer que je vais quitter l'armée ?

Le sourire aux lèvres, le colonel Gates lui désigna une chaise pliante.

— Asseyez-vous, Will. Je suis heureux d'entendre que vous revendez votre charge. Avec la défaite de Bonaparte, l'armée va être considérablement réduite et nous n'aurons plus besoin d'autant d'officiers. Plus nombreux seront les dilettantes comme vous à partir, plus belles seront les perspectives de carrière pour les officiers d'active comme moi. Voulez-vous un café ?

— Je suis heureux que mon départ vous agrée, commenta Will en riant. Un café sera le bienvenu. Vous connaissez les conditions de l'abdication ? s'enquit-il, une fois assis. Je suppose que l'empereur ne sera pas fusillé, ou il n'aurait pas accepté de partir.

— Il a tenté d'abdiquer en faveur de son fils, avec une régence de l'impératrice, mais les alliés n'ont pas voulu en entendre parler.

Gates remplit une tasse de café et la lui tendit. Will savoura les premières gorgées. Il avait développé un goût pour le café durant ses années de service, même s'il demeurait suffisamment anglais pour apprécier toujours autant le thé.

— Impossible d'imaginer une régence avec Napoléon rôdant dans l'ombre et guettant l'occasion de reprendre la France.

— Exactement. Il va être exilé sur l'île d'Elbe, au large de l'Italie. Il pourra avoir une cour et sa propre garde, mais en miniature.

Will haussa les sourcils.

— Est-ce prudent de le garder si près de l'Europe ? J'aurais préféré qu'on l'envoie à Botany Bay.

— La Royal Navy patrouillera dans l'île, ce qui devrait empêcher Bonaparte de causer d'autres troubles. Buvons à la fin d'une ère ! ajouta Gates en levant sa tasse de café.

Will cogna doucement sa tasse contre celle du colonel.

— Pour le meilleur et pour le pire. Je ne regrette pas mes années d'armée, pour autant, je suis prêt à rentrer chez moi.

— Et c'est ce que vous allez faire, major Masterson.

Cette voix à l'accent distingué appartenait à un homme brun et mince qui venait d'entrer dans la tente.

— Puis-je me joindre à vous ? s'enquit-il.

— Bien sûr, répondit Gates, qui termina son café et se leva. Will, le colonel Duval est la raison principale pour laquelle je vous ai convoqué ce matin. Il appartient aux renseignements militaires et souhaite s'entretenir avec vous d'une mission spéciale. J'en connais les lignes générales, mais je vous laisse en discuter en privé.

Will étudia le nouveau venu. Sa mémoire lui jouait-elle des tours ? Non, il n'oublierait jamais les hommes qu'il avait rencontrés cette nuit-là. Il se leva et lui tendit la main.

— À moins que vous n'ayez un jumeau français, je pense que nous nous connaissons.

— En effet. Une nuit mémorable, répliqua Duval, une étincelle amusée dans le regard.

Il s'exprimait sans la moindre trace d'accent français.

Lorsqu'ils se furent serré la main, Will se rassit.

— Vous n'aviez pas précisé que vous étiez dans l'armée, fit-il remarquer. Et vous me semblez beaucoup plus anglais, aujourd'hui.

— Mi-français, mi-anglais, expliqua Duval en se servant une tasse de café, dans laquelle il ajouta quelques morceaux de sucre. Je n'ai pas fait allusion à l'armée, et vous, vous n'avez pas fait allusion au fait que vous étiez un pair du royaume, major lord Masterson.

— Les titres ne semblent pas importants lorsqu'on est sur le point d'être exécuté.

Will observa Duval avec attention. Il devait avoir des histoires intéressantes à raconter sur les années qui venaient de s'écouler.

— Dois-je m'inquiéter de savoir que vous pensez à moi pour une mission particulière ?

— Pas de quoi s'alarmer, assura Duval. Connaissez-vous San Gabriel ?

— C'est un pays minuscule situé dans les montagnes entre l'Espagne et le Portugal. Le plus petit royaume d'Europe, n'est-ce pas ? Mais je n'y suis jamais allé et je ne connais rien de plus à son sujet.

— Les Gabrileños se sont montrés des alliés sûrs durant la guerre contre Napoléon. Ils ont envoyé des troupes de premier ordre rejoindre l'armée anglo-portugaise commandée par Wellington. À présent, les hommes veulent retourner chez eux.

— Quel homme sain d'esprit ne le désire pas ? répliqua Will. Mais j'imagine qu'un problème se pose, sinon vous ne m'en parleriez pas.

Duval hocha la tête.

— Leurs régiments d'infanterie se sont retrouvés au cœur de la bataille de Toulouse et ont subi beaucoup de pertes. Ils ne seront donc pas en état de retourner à San Gabriel avant quelques semaines. Il y a, en revanche, une petite troupe de cavaliers gabrileños prêts à partir dès maintenant. Ils ont besoin d'un

officier pour les commander et leur éviter les problèmes sur le chemin du retour.

— Pourquoi moi ? demanda Will. Je parle espagnol et portugais, mais je ne sais même pas quelle est la langue de San Gabriel.

— Un dialecte qui se situe entre les deux. Vous ne rencontrerez pas de difficultés, affirma Duval. Il faut juste que le colonel da Silva, commandant en chef de l'armée gabrileña, approuve votre nomination. Mais il le fera.

— Et ? Il y a sûrement autre chose.

— Nous nous inquiétons de la situation à San Gabriel, avoua Duval, les sourcils froncés, et j'aimerais avoir des informations de première main. Le pays n'a jamais été riche. Cependant, grâce à la famille Alcantara, il est stable et bien dirigé. Comme je l'ai dit, les Gabrileños se sont montrés de solides alliés durant la guerre contre les Français. L'été dernier toutefois, le général Baudin a envahi San Gabriel, et ses troupes se sont livrées au pillage et à la destruction. Ils ont aussi capturé le roi Carlos et son fils, Alexandre, le prince héréditaire, lorsque ces derniers sont allés à leur rencontre pour parlementer, sous la protection d'un drapeau blanc. Baudin a nommé un vieil oncle sénile, le prince Alfonso, comme régent de la jeune princesse Maria Sofia, qui avait réussi à s'enfuir.

— Le pays est-il tombé dans le chaos ou le banditisme, une fois privé de son souverain ?

— Franchement, je l'ignore, avoua Duval. Très peu de nouvelles nous sont parvenues de San Gabriel. Je pense que le pays rencontre de sérieuses difficultés. En tant qu'allié des Anglais, il mérite notre aide pour sa reconstruction. J'espère que vous êtes disposé à ramener la cavalerie gabrileña chez elle et à passer une semaine ou deux là-bas pour évaluer la situation.

— Le roi et son fils ne sont-ils pas sur le chemin du retour ? Les Français vont sûrement libérer leurs prisonniers politiques.

— Nous ne savons pas ce qui leur est arrivé, déclara Duval, l'air sombre. Je crains qu'ils ne soient morts, mais je voudrais savoir ce qu'il en est vraiment. En attendant, San Gabriel n'a pas de gouvernement. Maintenant que la guerre est terminée et que les guérilleros espagnols n'ont plus à combattre les Français, le risque est grand qu'une bande de brigands s'empare du pays. Castelo Blanco, la résidence des Alcantara, est une imposante forteresse médiévale. Si une troupe de maraudeurs s'y installe, il sera très difficile de les en déloger.

Ce n'était que trop vrai. Will hésita néanmoins. À présent que la guerre était finie, il aspirait à rentrer chez lui sans attendre. Or, accepter la mission de Duval différerait son retour de plusieurs semaines, voire de plusieurs mois.

Il n'avait cependant jamais oublié la question de la rédemption qui avait été soulevée lors de cette longue et éprouvante nuit à Porto. Accepter cette tâche ne pourrait tenir lieu de rédemption, certes, mais ce serait un service à rendre pour lequel il était tout à fait qualifié. Et même s'il préférerait prendre le premier bateau à destination de l'Angleterre, la longue chevauchée à travers l'Espagne et le Portugal serait une manière de faire ses adieux à la vie militaire. Ce serait également l'occasion de rendre visite à son ami Justin Ballard avant de quitter la péninsule, probablement pour toujours.

— Très bien. Si le commandant en chef gabrileño est d'accord, je raccompagnerai ses hommes dans leur pays.

Le colonel da Silva était un homme au corps nouveau et aux cheveux noirs striés de mèches argentées. Sa jambe et son bras droits étaient bandés, et le simple fait de rester assis sur une chaise pliante dans sa tente semblait lui coûter. Son regard se fit toutefois plus aigu lorsque Duval lui présenta Will.

— Major Masterson, le salua-t-il. Selon le colonel Duval, vous seriez apte et disposé à reconduire mes *caballeros* chez eux.

Il s'exprimait couramment en anglais, quoique avec un fort accent.

— Il vous revient d'en juger, monsieur, répondit Will en espagnol. Combien d'hommes ? Et accepteront-ils un officier britannique ?

— Vous parlez bien espagnol, observa da Silva, approbateur. Duval m'a dit que vous parliez également portugais et que vous saviez vous battre. Cela joue en votre faveur. Il n'y a que deux douzaines d'hommes en état de chevaucher. Les blessés resteront ici tant qu'ils ne seront pas suffisamment remis.

Une ombre passa sur son visage, et il ajouta :

— J'ai perdu beaucoup d'hommes au fil des années. Ils seraient cependant plus nombreux à avoir survécu si la nouvelle de l'abdication de l'empereur était parvenue à Toulouse avant la bataille pour la ville.

— Si Dieu le veut, il n'y aura plus de batailles aussi inutiles que celle-là, déclara Will posément.

Da Silva se signa de la main gauche. Mais des années de vie militaire apprenaient aux hommes à ne pas s'appesantir sur ce qui ne pouvait pas être changé, aussi continua-t-il :

— Aucun des officiers de cavalerie qui ont survécu n'étant en état de chevaucher jusqu'à San Gabriel, les hommes sont pour l'heure sous le commandement du sergent-chef Gilberto Oliviera. Il comprend la nécessité de maintenir l'ordre durant le voyage à travers l'Espagne. Son père est le chambellan de

Castelo Blanco. Le sergent Oliviera connaît donc bien la maison royale.

— Comment les choses se passent-elles à San Gabriel en l'absence du roi Carlos ?

Da Silva hésita.

— Peu de temps après que Baudin a ravagé mon pays, un courrier a apporté un message du prince Alfonso. Il disait qu'il y avait eu beaucoup de destruction, mais que la plupart des gens avaient survécu et qu'il veillerait sur San Gabriel jusqu'à ce que le roi Carlos soit de retour.

— Cela semble encourageant.

— Je doute que cette lettre ait été écrite par le prince Alfonso, continua le colonel, choisissant ses mots avec soin. Le prince est très âgé et... infirme. Elle a peut-être été écrite en son nom par la princesse Maria Sofia.

— La princesse sera-t-elle capable de gouverner si le trône devait lui revenir ? demanda Will sans détour.

— Lorsque j'ai quitté San Gabriel, c'était une jolie et gentille petite fille, très amie avec ma propre fille. Son frère, le prince Alexandre, était très compétent, et rien ne laissait supposer que sa sœur hériterait un jour de cette charge. En temps ordinaire, si elle accédait au trône, elle serait entourée de conseillers avisés pour l'aider. À présent...

Il secoua la tête avant de conclure :

— Je n'en sais pas assez sur la situation actuelle. Si je pouvais partir demain, je le ferais. Comme j'en suis incapable, je prie pour que Duval ait raison en vous recommandant.

— Bientôt, la princesse aura les conseillers dont elle a besoin, assura Will, qui s'interrogeait néanmoins sur la gravité de la situation à San Gabriel. Peut-être que, par la grâce de Dieu, le roi Carlos et son fils ont été relâchés et sont sur le chemin du retour.

— Même la grâce de Dieu a ses limites, major Masterson, répliqua da Silva d'un ton lugubre. Quand pouvez-vous partir ? Demain matin ?

— Il faut que je consulte mon commandant, répondit Will, un peu déconcerté par cette hâte. Mais s'il n'y voit pas d'objection, oui, demain serait possible. Je présume que vos hommes ont de bonnes montures ?

— De très bonnes montures, grâce aux Français vaincus, dit da Silva avec un sourire qui n'en était pas vraiment un. Je vous demande aussi de bien vouloir porter un message à ma femme et de lui assurer que notre fils aîné et moi-même allons bien. C'est l'un de mes capitaines, et il a été blessé lors de la récente bataille, mais il est en voie de guérison. Nous serons bientôt de retour chez nous.

— Je serai heureux d'apporter de telles nouvelles, déclara Will.

Les choses allèrent donc très vite. Le colonel ayant approuvé le départ de Will, Tom Murphy entreprit aussitôt de rassembler leurs effets, de distribuer ce qui ne leur était pas nécessaire et de préparer leur périple.

Ce soir-là, Will fit ses adieux aux amis qu'il avait dans le camp. Si la guerre n'allait pas lui manquer, il n'en était pas de même de la profonde camaraderie qui s'était développée entre eux tous face aux dangers et aux privations. Qu'est-ce qui pourrait la remplacer ? se demandait-il. Si tant est que ce soit possible.

Le lendemain à l'aube, Will prit la tête de sa petite troupe pour une dernière chevauchée à travers l'Espagne.

3

Le royaume de San Gabriel, avril 1814

La nouvelle se répandit en Europe comme une tempête d'été. L'empereur avait abdiqué. Napoléon était parti ! Les longues guerres étaient enfin terminées !

Une fois l'euphorie initiale dissipée, les plus réfléchis s'interrogèrent : Et maintenant, qu'allait-il se passer ?

Athéna Markham travaillait dans son bureau du Castelo Blanco. La situation était catastrophique. Comment diable ce petit État ravagé par la guerre pourrait-il trouver l'argent nécessaire pour survivre et se reconstruire ?

Elle fut tirée de ses pensées quand la princesse Maria Sofia del Rosario de la Alcantara – et quelques autres noms moins importants – entra en courant presque, si excitée qu'elle parvenait à peine à parler.

— Athéna, la guerre est finie ! Napoléon a été obligé d'abdiquer !

Athéna leva les yeux de ses livres de comptes, et son anxiété s'évanouit à l'annonce de cette excellente nouvelle.

— Le ciel soit loué ! Cela faisait un certain temps que la fin approchait, mais Bonaparte est si rusé et

si ambitieux que je m'attendais plus ou moins qu'il ne trouve un autre tour de passe-passe. Un courrier vient d'arriver de Porto ?

— Oui. Dès que le messenger a annoncé la nouvelle dans la cour, il a été assailli par les gens qui voulaient l'entendre la répéter encore et encore. Lorsqu'ils le libéreront, il se rendra chez oncle Alfonso, puis il viendra ici.

Sofia gloussa avant d'ajouter :

— Athéna, inviter les courriers à s'arrêter à San Gabriel pour se reposer et se restaurer durant leur trajet entre Porto et Lisbonne a été l'une de vos meilleures idées.

— En ces temps incertains, être bien informé est essentiel.

Athéna regrettait juste que, l'été dernier, ils n'aient pas été avertis que le général Baudin et ses troupes passeraient par San Gabriel alors qu'ils battaient en retraite devant l'armée de Wellington.

Incapable de tenir en place, Sofia traversa le bureau en dansant. Petite, brune, très belle, elle paraissait avoir dix-sept ans plutôt que vingt-quatre.

— Est-ce que papá et mon frère rentreront bientôt, maintenant que l'empereur est tombé ?

Avec un soupir, Athéna s'adossa à son fauteuil. Elle caressa machinalement Sombra, le chat tigré de Sofia, qui faisait la sieste sur le bureau.

— Je l'ignore, Sofia. Nous n'avons pas eu de nouvelles depuis que le général Baudin les a emmenés. Je pense qu'il devrait y avoir une libération générale des prisonniers politiques comme votre père.

— À moins que tous les deux ne soient morts, murmura Sofia, qui s'immobilisa devant la fenêtre, les épaules rigides. Il faut qu'ils soient vivants, Athéna. Napoléon n'était pas du genre à tuer le dirigeant d'un pays, même d'un pays minuscule comme San Gabriel.

— Vous avez raison en ce qui concerne l'empereur, mais son général était un être cruel. Et ni votre frère ni votre père n'étaient du genre à trembler devant qui que ce soit. Que nous n'ayons pas eu la moindre nouvelle depuis qu'ils ont été faits prisonniers n'augure rien de bon.

— Vous pensez qu'ils sont morts, dit Sofia d'une voix sans timbre.

Jusqu'à présent, elle n'avait parlé que de leur retour à San Gabriel sitôt la guerre terminée.

S'ils étaient morts, elle deviendrait la souveraine de ce pays.

Il ne fallait plus se voiler la face. Aussi Athéna répliqua-t-elle :

— Il est encore permis d'espérer qu'ils reviendront. Il y a toutefois de fortes chances que ce ne soit pas le cas.

— Je n'ai pas les capacités pour diriger San Gabriel, s'écria Sofia. Il y a tellement de choses que j'ignore !

— Depuis mon arrivée, nous travaillons durement à combler ces lacunes, souligna Athéna. Vous avez fait de grands progrès dans l'art de gouverner, et puisque la coutume gabrileña veut qu'une femme ne puisse pas accéder au trône avant ses vingt-cinq ans, vous avez encore une année devant vous, avec le prince Alfonso comme régent.

Sofia lui fit face.

— Le régent officiel, mon pauvre cher oncle, dit-elle avec ironie. Il fait de son mieux, mais San Gabriel s'effondrerait sans vous. Dommage que vous ne puissiez porter le titre de régente, vu que vous faites tout le travail.

— Allons donc ! s'esclaffa Athéna. Je ne suis que la dame de compagnie trop grande et trop anglaise de Son Altesse Sérénissime la princesse Maria Sofia. Votre peuple vous aime, Sofia. C'est vers vous qu'il

se tourne en ces temps difficiles. Si la tâche de gouverner vous revient, vous saurez la mener à bien.

— J'aimerais en être aussi sûre que vous, marmonna Sofia en triturant son bracelet. C'est très égoïste de ma part, mais j'avoue que le pire, si je devais être souveraine, ce serait d'être obligée de me marier pour des raisons politiques. C'est ce qu'on attend des princesses, mais papá m'a toujours promis que je pourrais choisir moi-même mon mari. Dans des limites raisonnables, bien sûr. Au lieu de quoi, je vais devoir épouser quelque horrible duc aux yeux globuleux, qui n'aura de cesse de m'écarter du trône pour pouvoir gouverner mon pays à son idée.

— Ce moment est encore loin, Sofia, assura Athéna avec fermeté. Inutile de s'inquiéter de ce genre de choses dès maintenant. La guerre est finie et nous devrions nous réjouir. Votre père et votre frère sont peut-être déjà sur le chemin du retour.

— Si seulement je le croyais.

Sofia récupéra Sombra sur le bureau et le tint serré contre elle pendant un moment. Quand elle releva la tête, ses yeux noirs étaient graves.

— Promettez-moi de ne pas me quitter alors que j'ai besoin de vous, Athéna ! S'il vous plaît.

Athéna hésita. Elle n'avait jamais eu l'intention de rester aussi longtemps à San Gabriel. Son cœur aspirait à la verte campagne et à la paix de l'Angleterre, même si elle n'avait jamais été vraiment la bienvenue là-bas.

Elle ne pouvait cependant pas plus abandonner Sofia que San Gabriel. Tandis qu'elle se demandait si elle retournerait un jour dans son pays, elle répondit posément :

— Je resterai, Sofia. Aussi longtemps que vous aurez besoin de moi.

4

La route qui traversait les montagnes pour se rendre d'Espagne à San Gabriel était ancienne et profondément encaissée. Will se demanda si les troupes romaines étaient passées entre ces reliefs rocheux et avaient emprunté ces cols. Il en doutait, car les voies romaines étaient en général plus larges et moins accidentées.

Alors que son petit groupe de Gabrileños arrivait en haut d'une côte, le sergent Gilberto Oliviera éperonna son cheval.

— San Gabriel ! Notre pays ! s'écria-t-il d'une voix vibrante d'émotion.

Puis il tira sur les rênes de sa monture en riant.

— Et notre patrie bien-aimée est noyée dans le brouillard si bien que nous ne la voyons même pas !

Ayant rejoint le jeune sergent, Will et les autres cavaliers s'arrêtèrent pour regarder la vue qui s'offrait à eux. Effectivement, la longue vallée ovale était recouverte de nuages blancs. Seul le sommet arrondi d'une colline, à l'extrémité la plus lointaine, émergeait du brouillard.

— Cela arrive parfois, encore que ce soit en général l'hiver, expliqua Oliviera à Will. Si la vue était dégagée, vous verriez tout San Gabriel. La rivière qui coule dans la vallée, le château royal, les villages, les

champs, les arbres, les vignes. Chez nous ! conclut-il dans un soupir.

— J'ai hâte de revoir mon propre pays, où le brouillard est certainement beaucoup plus présent, avoua Will avec un petit rire. Je sais que vous êtes impatients, mais soyez prudents, ajouta-t-il d'une voix plus forte. Vos familles seraient furieuses si vous vous rompiez le cou maintenant et je ne voudrais pas être tenu pour responsable !

Tout en riant, la troupe commença à descendre le chemin à une vitesse raisonnable. La largeur permettait tout juste le passage d'un chariot ou de deux cavaliers côte à côte, aussi Will rejoignit-il Oliviera. Le sergent s'était enfui de chez lui pour combattre les Français à un âge ridiculement précoce. Il avait donc connu presque autant d'années de guerre que Will. Il menait ses hommes d'une main si ferme que Will doutait de la nécessité de son propre commandement. Ce qui intéressait vraiment Duval, c'était certainement d'obtenir des renseignements sur la situation à San Gabriel.

— Qu'est-ce qui vous a manqué le plus, à part votre famille ? lui demanda Will.

— Après ma famille... Le vin gabrileño ! C'est le meilleur vin que vous boirez jamais, major. Une seule gorgée et je saurai que je suis vraiment chez moi. Nous partagerons ce vin car vous logerez chez nous. Mon père est le chambellan du château et nous vivons à l'intérieur de l'enceinte. Il y aura largement la place pour vous y accueillir ainsi que le sergent Murphy.

Will remercia le sergent. Vivre dans la forteresse serait un bon moyen d'en apprendre davantage sur le pays.

Martinez, le cavalier de tête, leur cria :

— La chapelle de la Madonna de las Rosas est en vue ! Nous devons remercier Notre-Dame de nous avoir ramenés ici sains et saufs !